

Qui était Shakespeare ? Discussion avec Robert Lepage

Michel Vaïs

Numéro 168 (3), 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/88857ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vaïs, M. (2018). Qui était Shakespeare ? Discussion avec Robert Lepage. *Jeu*, (168), 84–87.

QUI ÉTAIT SHAKESPEARE? DISCUSSION AVEC ROBERT LEPAGE

Michel Vaïs



Robert Lepage s'attaque à *Coriolanus* pour le Festival de Stratford, montant la pièce pour la troisième fois en 35 ans, avant la version qui prendra l'affiche au TNM en 2019. Nous l'avons rencontré en avril 2018, à l'occasion d'un colloque du Festival international Shakespeare de Craiova en Roumanie, pour discuter de son rapport à l'identité de l'auteur anglais.

Avant Stratford cet été et Montréal en janvier prochain, Robert Lepage s'est mesuré à *Coriolan* pour la première fois à Québec en 1983, à la suggestion du metteur en scène Guillermo de Andrea. Comme il y avait plus de filles que de garçons au Théâtre Repère, et comme au 16^e siècle les comédiens jouaient travestis, ils ont décidé d'inverser les rôles. Lepage et ses amis ont joué les femmes; les filles ont eu les rôles masculins. La pièce a ensuite fait partie, avec *La Tempête* et *Macbeth*, du Cycle Shakespeare (FTA 1993).

Ce qu'il aime dans *Coriolan*, c'est qu'on traite de la naissance de la démocratie et d'une tentative de faire entrer la république dans les mœurs, 500 ans avant notre ère. L'œuvre peut être vue de diverses façons: l'idée que Lepage en avait en 1983 diffère de celle qu'il en a à l'ère des réseaux sociaux. À l'époque, il était contre le discours de Coriolan aux plébéiens et prenait plutôt le parti du peuple, mais aujourd'hui il comprend mieux le point de vue du dirigeant. Il constate qu'on se fait auparavant aux critiques, mais que nous sommes maintenant conditionnés par le nombre de «J'aime» sur Facebook ou de *tweets* sur un spectacle. Aujourd'hui,

n'importe qui peut se dire critique: il suffit de créer un blogue. Les réseaux sociaux soutiennent l'expression de beaucoup d'ignorance; si l'on voit *Coriolan* sous cet éclairage, la résonance est très différente. C'est d'ailleurs ce que Lepage pense de Shakespeare en général: ces merveilleux bijoux brillent au premier regard, mais en les faisant pivoter on en découvre d'autres facettes, si bien qu'on ne réussit jamais à les épuiser en une seule mise en scène.

Christine Ravat-Farenc, de l'École supérieure d'art dramatique à Paris, prétend que les acteurs français devraient jouer Shakespeare en anglais, car, mieux que les Britanniques, ils pourront rendre justice à un texte très mobile et expressif, fortement marqué par les langues européennes¹. Lepage, lui, a grand plaisir à travailler à Stratford avec des acteurs

1. Christine Ravat-Farenc, «La légitimité des acteurs francophones», dans «Jouer Shakespeare en anglais», École supérieure d'art dramatique [web].





Coriolanus de William Shakespeare, mis en scène par Robert Lepage (Festival de Stratford), présenté du 9 juin au 20 octobre 2018. © David Hou

rompu à tous les rôles de Shakespeare, mais qui butent parfois sur des mots français ou italiens. Souvent, il s'agit d'un français mal écrit, mal prononcé, dans une syntaxe non française. Pour eux, c'est une découverte. Quand Volumnia dit que son fils reviendra avec plusieurs *cicatrices*, c'est un mot français que les anglophones ne comprennent pas. Le metteur en scène conclut donc qu'on saisit la pièce différemment si l'on est francophone.

UN RAPPORT ÉVOLUTIF

Comment son rapport avec Shakespeare a-t-il évolué pendant tout ce temps ? Au début, Lepage était très timide devant l'œuvre monumentale, mais aujourd'hui il se sent libre. Il a commencé à l'approcher en suivant l'avis des experts. Ensuite, à mesure qu'il montait d'autres pièces ou qu'il refaisait des mises en scène, il a vu, bien sûr, qu'il y avait du génie là-dedans et que tout était fortement structuré, mais aussi qu'il y avait beaucoup de « texte blanc », c'est-à-dire d'éléments ouverts à l'interprétation, à l'improvisation. S'il se permettait de petites libertés dans ses premières mises en scène, c'est maintenant qu'il découvre un espace beaucoup plus vaste. Le texte, les personnages et leurs relations lui paraissent offrir plus de choix. C'est pour lui un objet à trois dimensions. On ne peut pas créer de la sorte avec Racine, chez qui le texte est une fine dentelle : si on coupe un fil, tout s'écroule. Chez Shakespeare, chaque pièce est un cosmos, un système contenant plusieurs

systèmes ; c'est fascinant de jouer avec tout cela, de l'adapter à notre époque.

J'ai rappelé à Lepage notre rencontre, il y a cinq ans, dans un théâtre à Montréal, qui par coïncidence s'appelle le Prospero, où nous avons discuté de la paternité de l'œuvre de Shakespeare. Il m'avait confié avoir été impressionné par la découverte d'un bateau qui avait sombré au large de la Grande-Bretagne au 16^e siècle, dont le 17^e comte d'Oxford, Édouard de Vere, avait pu s'inspirer pour écrire *La Tempête*, ce qui prouverait qu'il a pu être le véritable auteur des œuvres signées Shakespeare. Lepage était devenu un oxfordien. De mon côté, je lui avais dit avoir trouvé un autre candidat à la paternité de l'œuvre, que j'estime plus crédible : John Florio, selon l'ouvrage de Lamberto Tassinari². Où en est sa réflexion à cet égard ?

Il se souvient de s'être documenté sur l'opposition entre stratfordiens et oxfordiens en montant *Le Songe d'une nuit d'été* au Royal National Theatre en 1992. Il y avait en Grande-Bretagne des chercheurs et des acteurs – tel John Gielgud – plus oxfordiens que stratfordiens, d'où son penchant pour la théorie oxfordienne. Et voilà qu'arrive celle de Florio. Pour lui, toute nouvelle explication jette une lumière sur l'œuvre,

2. John Florio. *The Man Who Was Shakespeare*, Giano Books, Montréal, 2009. J'ai traduit ce livre en français sous le titre *John Florio alias Shakespeare*, Lormont, Éditions Le Bord de l'Eau, 2016.

et c'est passionnant ! Cela permet de mieux comprendre l'époque de l'auteur. Il n'avait jamais vu l'immense influence de Montaigne sur Shakespeare avant de lire Tassinari. Il prend dans ces théories ce dont il a besoin, qui s'ajoute à ce qu'il connaît. Sans être expert, il est convaincu qu'avec une recherche sérieuse, il trouverait la théorie de Florio encore plus séduisante. Tout ce qui lui ouvre l'esprit pour mieux comprendre l'époque de la création des pièces, qui était Shakespeare et s'il a vraiment existé, s'il a été ou non l'auteur des pièces qu'on lui attribue, comment vivaient et pensaient ses contemporains, qui possédait culture et connaissances, quelles connaissances il fallait pour faire du théâtre en ce temps-là, tout cela est précieux. Il s'est donc éloigné graduellement de la théorie de De Vere et se dit de plus en plus séduit par celle de Florio. Il comprend qu'il y aura toujours des gens choqués par cette position, mais conçoit la difficulté qui consiste à défaire un système de croyances. Lui a toujours été favorable au chaos, à la réinvention, n'éprouvant aucune réticence à désarticuler un système sur lequel il a bâti un spectacle. Il trouve ça plutôt intéressant et regrette de voir une telle résistance chez certains.

L'AUTEUR OU L'ŒUVRE ?

Où Lepage a-t-il constaté ces résistances ? À Stratford, dit-il ! Je lui signale qu'Antoni Cimolino, le directeur du Festival de Stratford, a déclaré dans un communiqué,

lors d'une conférence à Montréal en octobre 2011, que croire à la paternité du barde sur l'œuvre de Shakespeare est comme croire en l'existence de Dieu, une question de foi. Lepage en a discuté avec plusieurs acteurs là-bas. Certains sont intéressés, d'autres refusent d'en parler; ils sont à l'aise dans la situation qu'ils connaissent. Il y a à Stratford une façon de comprendre Shakespeare; c'est un lieu magnifique, aménagé sur mesure pour un public qu'il vaut mieux ne pas choquer. Il respecte cela, mais dit que M. Cimolino, tout en se disant curieux de la théorie de Florio, se retient... Or, comme celui-ci est italien, il devrait être intéressé! Lepage fait alors une comparaison avec une scène de *Galilée* de Brecht. Le personnage apporte son télescope et invite cardinaux et archevêques à regarder dedans. Ils ont tous de larges connaissances sur le fonctionnement du cosmos, débattent de grandes théories, mais, à la fin, personne ne veut regarder dans la lunette!

Que dirait Lepage à ceux qui estiment que ce qui compte, c'est l'œuvre et non l'auteur caché derrière? Pas d'accord! Il affirme que l'auteur est essentiel. Même si on n'est pas absolument sûrs, qu'on pense qu'un groupe de gens auraient travaillé en collaboration, l'important pour lui est de comprendre l'influence des langues. Ce qui le fascine dans ces théories, c'est que l'anglais cherchait sa forme moderne sous l'influence du français, de l'italien et des langues germaniques ou celtiques. Tout ce maelström a créé une nouvelle langue au cœur de laquelle il y a l'œuvre de Shakespeare. Pour Lepage, la magie du théâtre consiste à créer l'illusion qu'on est en train d'inventer. Un bon acteur nous fait oublier qu'il a appris un texte pour nous faire croire qu'il le crée devant nous. Il faut être fidèle à cet esprit lorsqu'on joue ou qu'on réalise une mise en scène: donner au public l'impression que quelque chose est en train d'être inventé. C'est pourquoi il faut avoir la curiosité de savoir qui a écrit cela, à quel moment et dans quelles conditions. ●



Coriolanus de William Shakespeare, mis en scène par Robert Lepage (Festival de Stratford), présenté du 9 juin au 20 octobre 2018. Sur la photo : André Sills. © David Hou